

Culture Bleu – Épisode 05 – Bleu Horizon

[00:00:06] **Delphine Peresan-Roudil** : Aujourd'hui, nous allons à la rencontre d'un bleu qui a laissé sa marque dans l'histoire de France. Il a habillé les poilus de la Première Guerre mondiale et a bien souvent été recouvert par la boue des tranchées. Il s'agit du bleu horizon.

[00:00:22] **Nicolas Czubak** : Ça ne sera jamais son nom officiel. « Bleu horizon » restera toujours le nom populaire, le nom... vernaculaire, mais absolument pas le nom officiel. C'est marrant !

[00:00:34] **Delphine Peresan-Roudil** : Pour orchestrer cette rencontre, j'ai fait appel à un grand spécialiste de la Première Guerre mondiale, Nicolas Czubak. Nicolas est responsable du pôle Histoire, collections et médiation au Mémorial de Verdun, un lieu unique situé au cœur de l'ancien champ de bataille.

[00:00:57] Et nous sommes devant une vitrine où il y a un uniforme d'un soldat de 14-18. Alors, on a souvent en tête l'image du poilu dans sa tranchée, mais ce sont des images en noir et blanc. Et ce qui frappe quand on voit cet uniforme, c'est qu'il est... bleu clair.

[00:01:10] **Nicolas Czubak** : Eh oui, en effet, c'est une notion qui peut peut-être se perdre, mais le soldat français était bleu. Le « bleu horizon », ce nom improbable d'ailleurs... bleu horizon, ce n'est absolument pas militaire comme terme. Et bien voilà la couleur des soldats français à partir du début de l'année 1915, cet uniforme bleu horizon qui sera l'uniforme du poilu,

[00:01:29] **Delphine Peresan-Roudil** : Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs ! Avant de parler du bleu horizon, Nicolas me rappelle que les uniformes des soldats français n'avaient pas tout à fait la même tête au début de la Première Guerre mondiale.

[00:01:42] **Nicolas Czubak** : L'uniforme n'était pas du tout adapté à la guerre moderne, au début de la guerre. Parce qu'en fait, ils avaient un uniforme très voyant. En effet, ils avaient une capote, un manteau long qui était gris, « gris de fer bleuté » (c'était le nom), c'était un bleu foncé très foncé, mais avec un pantalon garance, rouge. Alors, c'est surprenant parce que le rouge, il n'y a pas couleur plus éclatante. Si on veut être discret, c'est pas ce qu'il y a de mieux. Alors on peut se questionner : pourquoi des uniformes aussi voyants au début de la guerre ? Tout simplement parce qu'on a amélioré, quelque part, l'uniforme qu'on avait au 19e siècle. Il ne faut pas oublier une chose, c'est qu'au 19e siècle, il n'y a pas de radio. Il n'y a pas de téléphone. Il n'y a pas de choses comme ça pour pouvoir communiquer. Donc il fallait que les généraux, de loin, ils puissent reconnaître par les couleurs ou par des insignes distinctifs – c'est pour ça que les Allemands ont des casques à pointe, c'est

pareil, c'est improbable pour faire la guerre, un casque à pointe, mais c'est quelque chose pour être reconnu de loin

[00:02:28] **Delphine Peresan-Roudil** : Histoire de pas tirer sur les copains...

[00:02:30] **Nicolas Czubak** : Voilà, c'est ça. Mais il est vrai que la guerre arrive alors que les Français étaient en train de repenser complètement leur uniforme. En fait, on est un mois avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, en juillet 1914, le Parlement avait adopté une loi pour pouvoir changer d'uniforme. C'était prévu qu'on abandonne cette couleur très voyante, cette garance qui était très voyante, pour avoir un uniforme tricolore. Alors, il ne faut pas se tromper, les soldats n'étaient pas en bleu blanc rouge, ce n'étaient pas des cibles ambulantes, très visibles... C'était qu'on voulait faire un tissu qui mélangeait trois laines de couleur différentes : couleurs bleu, blanc, rouge. En fait, c'était ces fameux uniformes tricolores qui n'ont jamais été utilisés, mais qui étaient prévus juste avant la guerre.

En fait, on mettait 60% de bleu de bleu indigo, un bleu assez foncé, on mettait 30% de garance qui était teintée à l'alizarine de synthèse, et il y avait 10% de blanc... voilà bleu blanc rouge. C'est symbolique, mais mélangé dans le même tissu, ça te faisait un uniforme gris-bleu foncé qui tirait vers le violet, et qui lui aurait été vraiment mieux camouflé. Mais voilà, c'était seulement un mois avant l'entrée en guerre, et donc on n'a pas eu le temps de mettre en production cet uniforme-là. Donc, ce qui s'est passé, c'est qu'on est parti en guerre avec un uniforme qu'on savait obsolète par beaucoup d'aspects. Mais comme on pensait que la guerre allait être courte, de toute façon, ça n'a pas posé de problème et on pensait remporter la victoire assez rapidement... Ça n'a pas été le cas.

[00:04:06] **Delphine Peresan-Roudil** : Ils n'avaient pas un petit surnom avec leurs uniformes rouges au début ?

[00:04:10] **Nicolas Czubak** : Ah ! Les Français ? Si on les appelle les « piou piou ». Les beaux « piou piou », quand ils sont rentrés en guerre, ils étaient magnifiques ! Les gens trouvaient... C'était la puissance de l'armée française qui s'exprimait par ses vertus, des vertus guerrières qui ressortaient même par les couleurs. Encore une fois, ce début de guerre avec cet uniforme garance, c'étaient les couleurs de la France. En même temps, c'était les couleurs portées par les soldats lors des guerres précédentes. Donc, pour les petits enfants, c'était comme si les soldats étaient sortis des boîtes, tu vois ce que je veux dire ? Mais on est persuadé, on est persuadé de sa force. On est persuadé que la guerre va être courte. Et donc ça fait partie de cet enthousiasme, du moins on essaie de se rassurer plus que de l'enthousiasme... de se rassurer, et de voir ces « piou piou » qui partaient à la guerre, ça donnait vraiment aux populations en sentiment de force en tant que tel. Ils ont vite déchanté, hein, dès les premiers gros engagements, ils vont vite déchanter.

[00:05:17] Donc ce qui fait qu'on avait au départ nos stocks uniformes, qui étaient avec ce pantalon garance qui est très, très voyant. Et donc on a distribué tous les uniformes qu'on avait en réserve. Et puis très vite, il a fallu équiper les nouvelles

classes - la classe 1914 des jeunes qui avaient 20 ans en 1914 – on leur a attribué cet uniforme-là, puis il a fallu redonner les uniformes aux soldats qui étaient blessés ou dont les effets avaient été déchirés par la bataille... Ce qui fait qu'on s'est retrouvé à sec. À la fin août 1914, on n'a plus d'uniformes « gris de fer bleuté » avec pantalon garance. Et donc on s'est dit : « Bah, ça tombe bien, on va pouvoir adopter ce fameux uniforme tricolore », avec ses trois laines de couleur très différentes. Oui, mais voilà, il y avait un problème, c'est qu'on ne pouvait plus avoir de couleur garance. Parce que c'est paradoxal, mais en fait l'alizarine qui va être utilisée pour colorer, pour fixer la garance, elle était fournie par l'Allemagne !

[00:06:01] **Delphine Peresan-Roudil** : On n'a plus de rouge, quoi !

[00:06:02] **Nicolas Czubak** : On n'a plus de rouge ! On n'a pas d'alizarine de synthèse parce que c'était l'Allemagne qui fournissait ça avant la guerre. Et donc, de fait, on a dû repenser un uniforme en se coupant complètement du rouge garance. Donc il a fallu réfléchir très rapidement à trouver un autre uniforme, parce que, déjà, on avait un problème d'uniforme à fournir ! Et un uniforme qui se veut moins voyant. Donc on va composer, on va essayer de composer, de créer un uniforme en se passant de cette couleur garance, qu'on ne pouvait plus fixer parce que l'Allemagne, forcément, n'allait pas nous fournir de l'alizarine.

[00:06:28] **Delphine Peresan-Roudil** : C'était pas trop l'esprit !

[00:06:30] **Nicolas Czubak** : C'était pas l'esprit, c'était fini.

[00:06:33] **Delphine Peresan-Roudil** : Et donc comment on arrive à cette nuance de bleu là ?

[00:06:35] **Nicolas Czubak** : Le tissu, il a fallu donc, encore une fois, composer avec des mélanges de couleurs pour avoir un uniforme moins voyant - parce que c'était la commande du départ, cet uniforme tricolore qui n'a jamais été mis en service. Donc on avait encore du bleu, on avait du blanc. Mais du bleu foncé, on a eu peur d'en manquer parce que le pigment indigo n'était pas... on n'avait pas forcément en très grande quantité. Donc il y a eu des essais, c'est pas compliqué, dès la fin 1914, on a commencé à réfléchir sur quelle couleur on pouvait adopter. Et puis, c'est au mois de novembre 1914 que le nouveau tissu va être fixé. Un tissu qui va être nommé « bleu clair ». C'est son vrai nom, en fait, au bleu horizon. C'est l'uniforme ou le drapeau « bleu clair ». Chaque effet militaire a vraiment un nom réglementaire : et donc on a dit « il faut l'appeler uniforme bleu clair ».

[00:07:19] **Delphine Peresan-Roudil** : En tout cas, c'est plus précis, mais c'est vrai que c'est moins poétique.

[00:07:21] **Nicolas Czubak** : C'est moins poétique, voilà. C'est son vrai nom en fait, de cet uniforme bleu horizon. Le vrai nom réglementaire, c'est bleu clair. Alors comment on l'a obtenu ? Donc, finie la garance (on en n'a pas), l'indigo on ne peut

pas trop en utiliser, donc on va faire un tissu en mélangeant trois laines différentes. On va avoir une laine qui est composée à 50% de bleu, quand même, une laine bleue. On va la coupler avec 35% de laine blanche et 15% de tissu indigo, donc bleu plus foncé. Et en mélangeant ces trois tissus, ces trois laines-là, on va obtenir ce fameux drap bleu clair.

[00:07:54] **Delphine Peresan-Roudil** : Donc, en fait, la nuance de bleu, elle est déterminée par deux facteurs : le fait qu'il faut effectivement un uniforme un peu plus discret pour des histoires de camouflage, et pour des raisons basement économiques...

[00:08:04] **Nicolas Czubak** : Voilà, déjà on se coupe d'une matière dont on dispose plus, et puis ce sont des matériaux qui sont rares. Donc il faut composer avec les matières dont on dispose. Donc c'est pas une réflexion de longue haleine, il a fallu trouver très rapidement une nouvelle couleur, et force est de constater qu'on a ce bleu clair, qui tire vers le gris aussi... donc c'était toujours mieux, c'était rapide à produire - parce qu'on avait sous la main ces différents colorants - ce qui nous a permis de mettre en production, à partir de novembre 1914, cet uniforme bleu horizon.

[00:08:35] **Delphine Peresan-Roudil** : Nos poilus auraient donc dû être vêtus d'un uniforme gris-violet très foncé, une nuance hautement symbolique puisque composée d'un mélange des trois couleurs du drapeau français. Mais retirez le rouge, produit en Allemagne, et il ne reste que le bleu et le blanc, ce qui donnera ce bleu gris clair appelé à devenir le bleu horizon. La nuance des nouveaux uniformes doit donc beaucoup à ces contraintes politiques et économiques. Même la proportion restreinte de bleu indigo, environ 15% du mélange, est due au contexte géopolitique, puisque ce pigment est, lui aussi, majoritairement produit en Allemagne. Petit flashback historique : l'indigo de synthèse a été mis au point en Allemagne en 1878, la molécule d'indigotine, responsable de ce bleu profond et unique auquel on a déjà consacré un épisode, est isolée par Adolf von Baeyer, puis synthétisée.

[00:09:28] Cette teinture a tout pour plaire : un pouvoir colorant encore plus important que l'indigo naturel, avec un coût de production bien moindre. Au début de la guerre, la France n'a plus la main sur les importations d'indigo de synthèse produit outre-Rhin. Elle parvient cependant à saisir des stocks provenant de la filiale française d'une société allemande, ce qui permet d'utiliser le fameux bleu indigo - en petite quantité - pour produire le drap de laine couleur bleu horizon à partir du milieu de l'année 1915. Mais pourquoi s'accrocher autant à la couleur bleue, si elle est si difficile à obtenir ? Il y a une raison symbolique, bien sûr, puisque c'est l'une des trois couleurs nationales, mais aussi une explication plus prosaïque. Comme le résume l'intendant général Defait en 1921 : « Le bleu avait été jugé la seule couleur pouvant être utilement choisie, attendu que toutes les autres nuances avaient été mises en service dans les armées étrangères. » En effet, les Britanniques sont en kaki depuis le 19^e siècle, et les Allemands, les Italiens et les Russes ont choisi le gris vert. Il reste donc le bleu, pour le meilleur et pour le pire.

[00:10:34] **Nicolas Czubak** : À ce moment-là, il est toujours pas appelé « bleu horizon »...

[00:10:36] **Delphine Peresan-Roudil** : Alors, j'allais y venir... Pourquoi ce nom de « bleu horizon » justement ?

[00:10:40] **Nicolas Czubak** : Alors, on n'a pas de nom au départ : on parle de « nouveau drap » ou « drap gris-clair ». Il n'y a pas de nom en puisqu'encore une fois, c'est le ministère qui va finir par le définir en disant : « c'est le drap bleu clair », mais ça ne sera pas avant fin novembre 1914. Donc les premiers soldats qui vont être équipés, ce ne sont pas des soldats au front, puisque les soldats au front, ils ont leur tenue bien usée, tout ça. C'est pour les nouvelles recrues, ou les services de l'arrière... Et vraiment de manière... vraiment marginale, on va commencer à voir apparaître ces soldats avec ce nouvel uniforme. Et ça, ça frappe les contemporains, parce que c'est une vraie rupture avec les couleurs d'avant. Une couleur bleue, rouge, clairement identifiée. Et là, ça suscite de la curiosité. Donc on commence déjà à voir parler, dans quelques articles de-ci, de-là, de ce nouvel uniforme dont on n'a pas encore forcément le nom, mais qui se distingue bien. Évidemment, la presse à l'époque, elle n'a pas intérêt à dire que c'est du mauvais matériel, tout ça - parce que la presse est contrôlée, évidemment - mais qui va donner les qualités de ce tissu-là, de cette nouvelle couleur-là. Vraiment, le terme de « bleu horizon », on peut dire qu'il rentre dans la culture populaire vraiment à l'aide d'un des grands hebdomadaires de l'époque qui était *L'Illustration*. Un article du 15 janvier 1915...

[00:11:44] **Delphine Peresan-Roudil** : Ah oui, c'est hyper précis !

[00:11:45] **Nicolas Czubak** : Voilà, le 15 janvier 1915, un article de *L'Illustration* où là, clairement, le terme de bleu horizon... qui a dû plaire, hein, en même temps, il avait un côté... dans cet environnement très dur de la guerre, « Bleu horizon » il y a un peu de fantaisie ! Ça accompagne le côté glorieux, le côté débrouillard du soldat français, le côté élégant, on va dire, au combat. Il y a eu cette notion-là, hein ! Alors, dans certains articles, ils pointent... alors c'est plus ou loin du bourrage de crâne, mais qui disent : « À longue distance, à 1200, 1500 mètres, ça se confond avec l'horizon ». Donc il y a vraiment cette notion-là : on n'arrive pas à les voir. Et puis, comme on a désormais qu'une seule couleur de la tête aux pieds, mine de rien, même si ce n'est pas la couleur la mieux camouflée - les Allemands avaient probablement une couleur qui était nettement mieux camouflée, vert-de-gris de leur côté - mais quand même. C'était une rupture à l'œil par rapport, finalement, à ces deux couleurs très voyantes qu'il y avait sur les anciens uniformes. Là, on a l'impression que ça se fond, parce qu'en fait, l'uniforme étant d'une même couleur, ça fond toutes les différentes parties de l'uniforme dans une même entité. Donc, ça supprime les ruptures qui pouvaient apparaître dans l'ancienne silhouette, en fait, des fantassins. Ce qui est certain, c'est qu'à partir du 15 janvier, y'a vraiment cet article-là qui fait partir, et puis ça monte en puissance dans les mois qui vont suivre. Et au mois d'avril 1915, pour dire, tout le monde parle de « bleu horizon ». Alors que le gouvernement, de son côté, laisse dire... C'est trop tard, parce que réglementairement l'uniforme bleu clair a déjà un nom. Donc ça ne sera jamais son

nom officiel. « Bleu horizon » restera toujours le nom populaire, le nom... vernaculaire, mais absolument pas le nom officiel. Très marrant

[00:13:17] **Delphine Peresan-Roudil** : Pour valoriser cette fameuse nuance, et sans doute pour faire un peu oublier sa naissance liée aux pénuries, la presse va se démener pour lui trouver toutes les qualités. Le 13 décembre 1914, le *Journal de Roanne* s'extasie sur le nouvel uniforme : « C'est la fin du pantalon rouge, décidément trop visible pour la guerre moderne où il s'agit de se laisser voir le moins possible. Or, il paraît que le bleu clair, le « bleu horizon », est moins visible que le gris poussiéreux de la tenue allemande. Il est, en plus, plus agréable à l'œil et répond mieux au caractère français. Que les soldats du kaiser aient la couleur de la terre, voire même de la boue, c'est bien la couleur de leurs âmes. Mais les soldats de France, champions de la justice et de l'idéal, ont le droit de se vêtir d'azur. »

[00:14:15] Mais cette insistance sur l'horizon est aussi une manière indirecte d'évoquer la défaite de 1870 face à la Prusse. Gambetta, à propos de la perte de l'Alsace-Lorraine, exhorte, je cite : « D'y penser toujours, n'en parler jamais ». La fameuse « ligne bleue des Vosges » est alors une métaphore connue de tous pour parler implicitement de cette défaite. La formule est née dans le testament de l'homme d'État, Jules Ferry, en 1893, qui regrettait ses Vosges natales passées sous domination allemande. En reprenant cette nuance bleu clair, et cet imaginaire, l'uniforme bleu horizon se charge de toute une aura de revanche.

[00:14:43] Et les poilus, les principaux intéressés, qu'en pensent-ils ? Le caporal et écrivain Roland Dorgelès apprécie d'avoir une nouvelle tenue sans être, je cite, « obligé de perdre son temps chez le tailleur ». Cet uniforme sera si présent dans ses souvenirs qu'il baptisera ensuite son récit de guerre *Bleu horizon*. Quant à l'écrivain Blaise Cendrars, moqueur, il se souvient de toutes les tentatives d'uniformes précédant le bleu horizon, modifiées au gré des décisions du commandement militaire.

[00:15:12] « Jamais nous n'avions vu autant d'officiers supérieurs s'occuper de nous. Je ne sais pas pourquoi notre régiment fut spécialement choisi pour servir d'expérience à ses fantaisies vestimentaires. Seulement, quel gâchis ! Chaque fois que l'on changeait de tenue, on brûlait la précédente, même si elle n'avait été portée que huit jours. Et quand, à la fin du printemps, tout le régiment fut uniformément habillé en tenue bleu horizon, le régiment fut versé dans la Légion et nous touchâmes l'uniforme kaki de la légion d'Afrique, division marocaine. » L'écrivain Jacques Meyer quant à lui relativise la couleur bleue du nouvel uniforme : « Le bleu horizon de la tenue verdissait au soleil et prenait aussi bien le blanc de la crèche champenoise que l'ocre de la boue universelle. »

[00:15:57] **Nicolas Czubak** : De toute façon, tu sais, soldats français comme soldats allemands, comme les Anglais dans la partie du front dans le nord, dans les Flandres, puis les Américains par la suite... ils avaient tous la couleur de boue, en fait.

[00:16:09] **Delphine Peresan-Roudil** : Oui, c'est un peu ce que j'allais te demander. C'est-à-dire que là, la couleur est très jolie, mais j'imagine qu'après trois heures dans les tranchées ou dans la boue, il n'y a pas cette couleur-là, quoi.

[00:16:16] **Nicolas Czubak** : Exactement, parce que de toute façon, tu te retrouves avec la couleur ocre de la boue. Donc, très rapidement... ce n'est pas la meilleure couleur en termes de camouflage, mais de toute façon, j'ai envie de dire, ils étaient dans un environnement qui était tellement, tellement délétère. Ils composaient tellement avec le terrain, le terrain les imprégnait tellement, en fait, que de toute façon, quand ils étaient en Champagne, ils étaient tout blanc, les types. On le voit, même sur les photos en noir et blanc, on le voit. Ça ressort, ils étaient très blancs, de la tête aux pieds, le casque aussi. Donc, j'ai envie de te dire qu'avec cette forme de guerre là, où de toute façon, on est caché - dans les trous d'obus, c'est le cas de Verdun, dans les réseaux de tranchées sur les autres parties du front - on est couleur boue. Donc en soi, cette nuance de couleur, c'est plus tellement un problème. Et d'ailleurs, ça te bariole naturellement. On sait que, maintenant, dans les uniformes qu'on a, justement, il faut casser les lignes. Il faut vraiment faire en sorte de casser les profondeurs, en mettant des bandes horizontales, en les torsadant... Ça empêche finalement de fixer des contours bien nets, en fait. Mais à l'époque, ça se faisait naturellement. Mais ils s'en seraient bien passé quand même.

[00:17:21] **Delphine Peresan-Roudil** : Tu m'étonnes...

[00:17:36] **Nicolas Czubak** : Donc les premiers uniformes qu'on a eus, avec une rangée de boutons, c'était vraiment par le couturier Poiret. Donc les capotes Poiret, qui est la capote qui est celle des soldats de Verdun en 1916. Puis après, en 1916, on va avoir une deuxième version de l'uniforme avec deux rangées de boutons. Bon, ce sont des variantes dans le fond. Mais, simplement, on va retrouver en effet ce manteau long, cette capote bleu horizon en tant que tel, avec des grands parements de part et d'autre...

[00:17:57] **Delphine Peresan-Roudil** : Ça descend jusqu'au genou, à peu près, même un peu plus bas...

[00:18:00] **Nicolas Czubak** : Jusqu'aux genoux, en effet, ils rabattaient les pans de leur capote. C'est rabattu complètement parce qu'avec l'humidité, tout ça, la boue, ça alourdit ton uniforme. C'est pour ça que tu as des boutons qui fixaient derrière, qui permettent de rabattre, en fait, une partie les pans de la capote. On va se retrouver avec une veste en dessous de ce manteau long, de cette capote. Là, encore une fois, même couleur. Il y avait aussi une cravate - qui n'est pas présente ici - une cravate bleue aussi. Très chic, et pour une question de protéger aussi du froid la gorge. Et puis tu vas avoir le prolongement avec le pantalon, tu vas avoir ce pantalon légèrement bouffant au niveau des cuisses, forcément, parce qu'on bouge beaucoup, faut pouvoir avoir de la souplesse. Il faut qu'il soit un peu ample. Et puis il se prolonge par ces bandes molletières. Ces fameuses bandes molletières. Alors les bandes molletières, c'est pareil, on dit : « Les bandes molletières, c'est long à mettre, c'est compliqué ». Mais dans la guerre des tranchées où il n'était pas rare

que les types aient de la bouche jusqu'au genou, l'avantage, c'est que quand ils pataugent avec les bandes molletières qui prolongeaient donc leurs brodequins, c'est que, quand ils avaient les pieds, ils ne perdaient pas les brodequins dans la boue. Les Allemands avaient des bottes : alors, c'est plus rapide à mettre, mais le problème, c'est que quand t'as de la boue jusqu'aux genoux, tu lèves les jambes et il n'était pas rare que la botte, elle reste aspirée dans la boue. Donc voilà, en fait, on a cette silhouette unie, quand on fait le descriptif en tant que tel, il n'y a pas de rupture dans la silhouette du soldat. Alors, il manque le brelache par-dessus, parce que là on a un uniforme... Il n'y a que le tissu, il faut imaginer dessus : t'as le ceinturon les bretelles de suspension, les cartouchières, tout ça. Là, ce que tu vois, ils ont un bonnet de police. C'est un bonnet, en fait, de repos. Ça, ils portaient ça à l'arrière. Parce qu'au début de la guerre, en effet, dans le premier uniforme qu'on avait, l'uniforme modèle 1877 qui était « gris de fer bleuté » avec le pantalon garance, ils avaient un képi qui était rouge...

[00:19:35] **Delphine Peresan-Roudil** : Une belle cible !

[00:19:36] **Nicolas Czubak** : Oui, mais avant la guerre, ils avaient mis un manchon. C'est une pièce de tissu bleu par-dessus. Alors, c'est moins voyant, mais ça ne protège de rien, c'est bien le problème. Donc, ce qui s'est passé, c'est qu'en 1915, dans un premier temps, pas de casque hein ! Le casque va apparaître, vraiment... Il va être distribué à l'ensemble... Le casque en tôle d'acier, qu'on au général Adrian, que tu vois là, avec les déclinaisons en fonction des armes : infanterie, artillerie, génie... Mais ils avaient un képi bleu, en effet, bleu horizon lui-même, qui complétait l'ensemble de la tenue. Le problème, c'est que les képis, ça ne protège que du soleil, que des coups de soleil. Donc on avait doté les armées de casques en tôle d'acier : ça n'arrête pas les balles, c'est toujours le cas à l'heure actuelle, les balles passent à travers... Une balle de kalachnikov, n'importe quel casque au monde, elle traverse. Simplement, c'était pas pour protéger des balles, mais c'était pour se protéger... Tu sais, quand il y avait des bombardements au sol, ça projetait plein de sortes de débris de cailloux, de pierres, et au début de la guerre, les soldats avec leur képi, beaucoup ont été mortellement atteints par ces chutes de pierres ou ces débris.

[00:20:28] Donc ça protège de ça, le casque. C'est pour ça que tu vois, sur la bombe, il est bosselé. Tu vois tous les impacts, en fait, là c'est encore plus voyant sur celui-ci. Tu vois un impact, par-dessus, tu vois c'est gondolé. Donc c'est que ce soldat-là, à un moment donné, sur son casque, une pierre est tombée. Et ça, le casque protège bien de ça. C'est vrai qu'on a un nombre de blessés à la tête, qui a diminué avec cette protection-là. Mais bon, ne soyons pas dupes, ça n'arrête pas les balles, ça n'arrête pas les éclats à grande vitesse. Mais voilà.

[00:20:58] **Delphine Peresan-Roudil** : Ce qui est intéressant, c'est que pour garder le côté uni de l'uniforme, le casque aussi est bleu.

[00:21:02] **Nicolas Czubak** : En effet. Le casque, il y a aussi un problème avec lequel il faut composer - tout ça, c'est de l'empirisme sanglant. Ils sont rendus

compte que le casque, c'est bien, mais que de mettre un casque métallique quand il y a du soleil, ça fait un reflet. Ceux qui sont en face, ils voient très bien où il faut taper. Donc il a fallu changer les nuances de couleur. Il va y avoir des housses. Sur un certain nombre de casques, ils mettront une housse par-dessus, où ils mettront tout simplement la terre. Avec le problème de la terre, c'est que si t'es blessé, et une balle rentre, tu vas faire rentrer évidemment de la terre dans ta blessure. Donc, voilà, au fur et à mesure, on tâtonne. Tu comprends bien que la guerre, que ce soit du côté des alliés ou les empires centraux, il a fallu composer avec la réalité du combat, avec la réalité économique, avec avec les matières dont on pouvait disposer, et par l'expérience acquise...

[00:21:44] **Delphine Peresan-Roudil** : Oui, parce que c'était complètement inédit, ce qui était en train de se passer.

[00:21:47] **Nicolas Czubak** : Ah, c'est une guerre qui est totalement inédite. Des guerres industrielles, tu en as eu déjà auparavant. La guerre de Sécession, aux États-Unis, c'est déjà une guerre industrielle. On va dire, entre temps, il y a une telle puissance de feu, les capacités de production industrielle ont été démultipliées, les armements ont été bien plus meurtriers... Puis on va produire dans des quantités totalement inédites. Donc c'est toujours pareil. C'est toujours la parade par rapport à ce que présente l'autre. Et donc c'est de l'empirisme sanglant : très rapidement, ça force à s'adapter. Quand tu es dans une situation dangereuse de crise, très vite, tu adoptes des réflexes de survie. C'est la même chose : on a essayé tant que faire se peut, le plus rapidement possible, d'adapter l'équipement et l'uniforme des bonhommes, en fonction de l'expérience terrible à laquelle ils étaient confrontés.

[00:22:30] **Delphine Peresan-Roudil** : On va essayer de se mettre dans un endroit un peu plus calme pour ne pas avoir le son de la vidéo qui nous explique Verdun... le déroulement de la bataille. Est-ce qu'il y a un endroit un petit peu plus calme... peut-être à l'étage sur le banc ?

[00:22:42] **Nicolas Czubak** : Oui, si tu veux, parce que là oui, on va se mettre un peu à l'étage.

[00:22:35] **Delphine Peresan-Roudil** : On fait ça ?

[00:22:46] Le temps de monter à l'étage dans un recoin plus calme, rappelons brièvement qui est Paul Poiret. Né en 1879, c'est l'un des couturiers français les plus importants du début du 20ème siècle. Il marque son époque avec des tenues inspirées d'un Orient fantasmé, dont le manteau kimono et le pantalon à la turque. Si vous avez vu *Downton Abbey*, Lady Sybil en arbore un sublime exemple qui est très, très bleu, d'ailleurs. Avec la couturière Madeleine Vionnet, il est aussi l'un des premiers créateurs soucieux de libérer la taille des élégantes du port du corset. C'est donc cet illustre représentant du chic à la française que l'on sollicite pour dessiner, dans l'urgence, le nouvel uniforme des poilus. Le couturier doit répondre à un cahier des charges assez contraignant. La coupe droite et l'unique rangée de boutons sont surtout pensées pour faire des économies. Des choix qui ne résistent pas à la réalité

du champ de bataille. Dans ses souvenirs de guerre, le soldat Marius Malavialle ne mâche pas ces mots : « Non, alors, c'est vous la fameuse tenue ? Pantalon de cheval avec bande molletière laissant la jambe à nu, veste taillée à la hâte sans aucune forme. Quant à la capote, une honte : col sans forme, aucune martingale, tissu léger, poches de dimension démesurée pour le logement des grenades qu'on laissera au vestiaire. [...] La France a doté ses enfants d'une nouvelle tenue, c'est la presse qui en fait des éloges, mais au front ! Ce sont des cris d'indignation qui accueillent cette nouvelle. »

[00:24:17] Alors j'avais lu que l'uniforme de Poiret, il était effectivement très élégant, coupe droite, tout ça, mais qu'il n'était pas très pratique...

[00:24:24] **Nicolas Czubak** : Mais le couturier, il a mis sa patte, forcément. Donc le côté élégant est pleinement assumé. À côté, ben voilà, encore une fois, ils n'ont pas eu des années à réfléchir. Je prends pas la défense de la maison Poiret, mais ils n'ont pas eu des années. Donc, la commande a été passée vite. La coupe a plu parce qu'elle répondait aux demandes du ministère de la guerre, mais à côté, en effet, force est de constater qu'on manquait de poche pour pouvoir mettre des effets particuliers, pour pouvoir mettre des cartouches complémentaires, pour pouvoir mettre de l'équipement en plus... Donc on a tâtonné, en fait, quand tu vois les photos d'époque, tu rends compte qu'il y a beaucoup de, il y a beaucoup de bricolage. Il y a beaucoup d'empirisme, on fait comme on peut, et l'inconvénient que peut avoir la capote Poiret, c'est que tu as une seule rangée de boutons. Donc quand il pleut et tout ça, l'eau peut rentrer assez facilement. Tandis que quand on va adopter en 1916 la double rangée de boutons, voilà, au moins, ça protège complètement le torse et l'eau entre moins. Donc c'est pour te dire encore une fois qu'on est dans des situations où il faut trouver vite une solution à un problème qui est posé. Donc ils mettent leur savoir-faire en place et forcément... C'est pareil pour l'armement. C'est pareil pour un domaine qui m'intéresse beaucoup comme l'aviation. C'est pareil. Tu tâtonnes. Tu développes des modèles, puis finalement tu te rends compte qu'ils sont dangereux dont tu les retires. Mais entre-temps, tu as quand même acquis l'expérience du modèle qui est dangereux. Voilà, on est dans une réalité où on veut toujours prendre de vitesse l'adversaire. On veut toujours avoir finalement l'équipement qui va permettre de dépasser celui de l'ennemi. On est à flux tendu, il faut s'en rendre compte. Ils n'ont pas le temps de... on n'a pas le temps de se poser, dire « Stop ! », parce que la guerre ne s'arrête jamais. C'est ça aussi la particularité de la Première Guerre mondiale. Ce front continue, donc c'est un bras de fer continu. En fait, ce n'est pas comme les guerres d'antan où les armées pouvaient reprendre de la distance sur des dizaines de kilomètres et remanœuvrer et autre... Là, on a ce duel à mort qui est continu. Et donc il faut de manière permanente fournir, trouver toujours les solutions aux problèmes qui sont posés par la guerre de tranchées.

[00:26:36] Les uniformes à l'époque, ils n'étaient pas ergonomiques comme maintenant, confortables comme maintenant. Maintenant, on va faire passer l'air, on a des tissus qui sont plus souples. Là, c'est du drap de laine, c'est épais. Donc, c'est vrai que quand il fait froid, c'est bien. Mais quand il fait chaud, je te garantis que c'est vraiment très, très embêtant à porter. Et puis ils racontaient qu'avec la pluie, ils

s'alourdisent, avec la boue qui se colle aux pans de la capote ou sur les jambes, les pantalons, tout ça... Ce qui fait que tu emportes, ça colle à l'uniforme, puis après ça va sécher ! Ils racontaient qu'après, il fallait gratter, parce que le problème en plus, ce qui était agaçant, c'est qu'une fois qu'ils revenaient des premières lignes en zone de repos, il y avait des revues d'inspection, donc ils étaient obligés de nettoyer les uniformes. Ça pouvait les gonfler, ça... Il y a ça, ils disaient qu'en fait aussi, ils étaient tellement fatigués quand ils montaient au front ou quand ils en redescendaient, parce qu'il y a un stress en montant puis une très grande fatigue quand on redescend, c'est que la tête penchée en avant, tu vois, quand il pleuvait, il y avait l'eau qui ruisselait sur leur casque. Et puis, comme ils avaient la tête baissée, l'eau ruisselait le long de la nuquière et elle coulait dans le col, derrière. Et donc ça faisait que l'eau descendait tout le long de leur dos comme ça. Voilà, très désagréable. Donc voilà, tu vois, ce sont des uniformes qui sont faits pour des hommes - et ça a été le cas - qui avaient à se battre en extérieur, quelles que soient les conditions météorologiques, mais bon, il y a forcément... aussi adaptés soient les uniformes, au bout d'un certain temps, forcément, tu te retrouves face à des contraintes qui font que ça devient très pénible à porter.

[00:28:13] **Delphine Peresan-Roudil** : Est-ce qu'il y a des traces dans les lettres, dans les chansons, dans les films, que sais-je, où vraiment on voit que cet uniforme-là, il a eu un impact dans la culture populaire ?

[00:28:24] **Nicolas Czubak** : Voilà y'a des écrits, dans les chansons... Rien que dans les illustrations, dans les nombreuses illustrations que tu vas avoir, dans les dessins, l'iconographie... Forcément, c'est la silhouette de celui qui est devenu le poilu - parce qu'on est passé du piou piou au poilu. L'uniforme bleu horizon va imprégner la culture. Et d'ailleurs, maintenant, avec le recul, même si ça se perd, le temps avance évidemment, on va approcher le 100e anniversaire de la Première Guerre mondiale l'année prochaine... Tu aurais posé la question il y a encore une vingtaine, trentaine d'années : la guerre de 14, c'est le poilu, et le poids il est comment ? Avec son casque Adrian, et il est bleu. Voilà.

[00:29:04] **Delphine Peresan-Roudil** : Bleu, c'est aussi la couleur associée aux toutes jeunes recrues, rapidement surnommées les bleuets. Un sobriquet qui viendrait rappeler leur inexpérience - « être un bleu » - mais qui serait aussi une évocation amusée de leur uniforme bleu horizon flambant neuf encore immaculé, contrastant avec les tenues boueuses et usées des soldats plus expérimentés. Ces jeunes bleuets, on les retrouve dans des chansons et des poèmes de propagande comme celui qu'un certain Alphonse Bourgoïn publie en 1916 : « Les voici les petits bleuets, les bleuets, couleur des cieux. Ils vont jolis, gais et coquets, car ils n'ont pas froid aux yeux. » Alors jolis, gais et coquets, ces jeunes hommes ne le sont probablement pas restés longtemps. Et si le terme de « bleuet » a depuis été un peu oublié, celui de « poilu », lui, est resté.

[00:29:54] **Nicolas Czubak** : Le terme de « poilu », il y a une incompréhension. On a dit : « Forcément, au front, il ne pouvait pas se raser, tout ça. Ils avaient des poils partout, ils étaient barbus... » Déjà, ils ont plutôt intérêt à bien se raser et pas avoir forcément des barbes très longues, parce qu'il faut pouvoir mettre son masque à gaz

très rapidement. Donc déjà, c'est une chose qui fait que... Mais bon, des fois, ça n'empêchait pas d'avoir la barbe. Non, « poilu », ça renvoie à l'homme viril c'est pas compliqué. C'est un terme qui est bien antérieur à la Première Guerre mondiale, voilà. Le poilu, dans la perception de la société de l'époque, les hommes font preuve de leurs forces viriles pour défendre leur patrie, défendre leurs femmes, défendre leurs enfants, défendre leur territoire... Et donc l'arrière vante les mérites des hommes forts, des hommes virils, qui tiennent le front et qui sont donc les poilus. C'est un terme qui est bien antérieur à la Première Guerre mondiale, tu as des récits du 19e siècle, on parle déjà de poilus mais ça n'est pas associé aux soldats de l'armée, c'est associé aux hommes virils. Voilà, c'est ça.

[00:30:47] **Delphine Peresan-Roudil** : Merci d'avoir éclairci ce point. Donc là, on est à l'intérieur du Mémorial de Verdun - peut être que tu diras un mot rapidement sur l'origine du Mémorial - qui a été créé, en partie, avec des objets légués par des anciens combattants et des familles d'anciens combattants. Donc j'imagine que l'uniforme qu'on vient de voir, c'est un don aussi ? Est-ce que vous en avez beaucoup des uniformes ? Comment ça arrive dans les réserves ?

[00:31:10] **Nicolas Czubak** : Le mémorial de Verdun a été créé en 1967 par la volonté des anciens combattants. C'est eux qui l'ont créé eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils se sont mobilisés en association, c'est un projet qui a mûri longuement et dont il était impératif qu'il soit vraiment réalisé avant qu'ils disparaissent complètement. C'est-à-dire qu'ils voulaient laisser derrière eux un musée qui puisse faire comprendre ce qu'ils avaient vécu, leur jeunesse. Et qu'on se rappelle leurs camarades, surtout, qui étaient morts jeunes, avec pour les anciens un sentiment de culpabilité de se dire... Ils avaient le syndrome du survivant. Il n'était pas identifié comme tel, mais ils étaient frappés de ça, avec ce sentiment de culpabilité, quand même. Alors, pour répondre à ta question sur les collections, la particularité du Mémorial de Verdun, c'est que l'immense majorité des objets que nous avons exposés ou qui sont en réserve sont des objets qui ont été donnés par les anciens combattants. C'est-à-dire qu'on est dans les années 60 et donc ils tiennent, tu vois, ils tiennent à apporter leur pierre à l'édifice commun. Le problème qu'on a par rapport aux uniformes, c'est que les uniformes, quand la guerre s'est terminée, ils sont repartis avec. Et comme beaucoup étaient des ruraux, ils l'ont porté l'uniforme. T'imagines, c'était pratique, ils avaient cette capote, ce manteau long en laine, ça tient chaud. Donc, imagine après la guerre, dans leurs champs, avec par-dessus leurs vêtements civils cette capote-là, qui va subir un hiver, deux hivers, trois hivers, les soleils d'un été... ça va s'user. Ce qui fait qu'on n'est pas riche en uniformes, parce que ça n'a pas été forcément conservé. Les seuls qui conservaient leurs uniformes et qui souvent les ont réajustés à leur taille, ce sont les officiers. Parce que là, ça faisait partie... tu vois, du décorum, ça faisait partie de leur carrière. Et puis ils avaient des moyens aussi de les conserver, des entretenir et tout ça. Donc des uniformes d'officiers, oui, on va en avoir. D'ailleurs, ce n'est pas qu'au Mémorial de Verdun : d'une manière générale, tu vas trouver plus facilement des uniformes d'officiers que de soldats. Ce qui fait que maintenant, on n'en a pas beaucoup. Alors, celui qu'on a présenté, c'est probablement un don ou tu sais, des fois, il y a eu des institutions qui ont fait aussi des dons : l'armée à un moment donné, ou des collectionneurs par la suite qui ont donné. Mais des uniformes portés par les soldats

à l'époque, c'est assez compliqué, parce qu'encore une fois, ça a été réutilisé après la guerre, et donc usé.

[00:33:19] **Delphine Peresan-Roudil** : Et le bleu, il se conserve bien justement ? Ou au contraire, c'est un bleu qui va avoir tendance à passer à la lumière, ce genre de choses ?

[00:33:25] **Nicolas Czubak** : Tout dépend les conditions de conservation. C'est toujours pareil : si tu as bien mis ça dans une armoire, avec de la lavande, bien plié comme il faut... il n'y a aucun problème. Mais si s'il est exposé au soleil, tout ça, il ternit, forcément. Il va s'affadir... Puis il y a d'autres ennemis : il y a les mites. C'est aussi bête que ça, les insectes qui vont s'en prendre au tissu. Et donc c'est assez difficile de trouver de l'uniforme en tissu d'époque, vraiment. Ceux qu'on expose nous ici, ce ne sont que des vrais uniformes, et on en recherche également, sache-le. Dans les ventes aux enchères, ou des ventes auprès de collectionneurs... mais ce n'est pas forcément facile.

[00:34:05] **Delphine Peresan-Roudil** : Donc si jamais des auditeurs et des auditrices ont des uniformes bleu horizon de la Première Guerre mondiale, ils peuvent s'adresser aux Mémorial de Verdun.

[00:34:12] **Nicolas Czubak** : Ils peuvent nous les donner... ils auront une carte d'adhérent. Mais je pense que pour les gens qui ne connaissent pas ça, ils ne savent pas forcément, mais pour les connaisseurs, les collectionneurs qui ont l'œil là-dessus, ils le savent très bien : c'est quelque chose d'avoir un uniforme nickel, c'est très compliqué.

[00:34:30] **Delphine Peresan-Roudil** : On est sur le champ de bataille de Verdun, c'est vraiment le lieu pour comprendre cette guerre...

[00:34:35] **Nicolas Czubak** : Oui, en fait, c'est une guerre mondiale, il ne faut pas l'oublier. Ce n'est pas rien, ça a concerné le monde entier. Les combats les plus violents et les plus intenses ont indubitablement eu lieu en France et en Belgique, sur le front de l'Ouest. Mais la particularité que l'on a et qui fait la force maintenant de ce site, c'est qu'il a été sanctuarisé. Le champ de bataille a été sanctuarisé, il a été conservé. Les anciens combattants ont voulu conserver ce champ de bataille, dans le cadre de cette grande bataille défensive dans laquelle les Français avaient défendu, à travers Verdun finalement, la France dans son entièreté. C'était la bataille du droit et de la justice pour les Français. Donc il fallait vraiment la sanctuariser. Et donc, on l'a laissée en l'état, c'était un choix. On a planté après des arbres, 36 millions d'arbres à la fin des années 20, parce que les friches recouvraient tout le champ de bataille, c'était très compliqué à gérer...

[00:35:23] **Delphine Peresan-Roudil** : Parce qu'en fait, c'est très surprenant la première fois qu'on vient à Verdun : c'est une magnifique forêt, très dense, très belle en automne. Et c'est complètement inconstructible, puisque dès qu'on creuse, on tombe sur des restes d'obus ou sur des restes de soldats...

[00:35:36] **Nicolas Czubak** : Tu peux toujours reconstruire simplement ici. Vraiment l'idée ici, c'était de conserver. Comme je t'ai dit, l'idée, c'est que Verdun, on sanctuarise, on garde. Donc il y a cette forêt, qui recouvre ce champ de bataille désormais, mais il ne faut pas se tromper : sous cette forêt, on a le terrain qui est resté dans la dévastation de la Première Guerre mondiale. C'est ça qui fait la force de ce site, qui en fait un site unique en fait. Là on a quasiment l'intégralité de ce champ de bataille qui a été conservé et le mémorial, en fait, c'est la porte d'entrée de cet espace-là. Cet espace-là, il n'y avait pas besoin dans les années 20, 30, de l'expliquer en tant que tel, parce que les anciens venaient, ils amenaient... ils faisaient ce travail-là. Et puis les forts qui étaient là, qui étaient déjà présents, étaient les premiers musées, il y avait des objets dedans, tout ça, c'étaient des supports. Puis il y avait l'ossuaire, qui était construit aussi et inauguré en 1932. Donc il y avait tout ça. Mais, voilà, encore une fois, le temps avançant, les gens vieillissants, les anciens... en plus avec le souvenir de la Première Guerre mondiale qui a été basculé à l'arrière-plan par la Seconde Guerre mondiale – puisqu'il y a de nouveaux anciens combattants qui sont apparus. Eh bien, l'idée, c'était : avant de partir, de construire cette porte d'entrée du champ de bataille. Pour qu'on se rappelle des soldats qui étaient passés là, mais en même temps, deuxième jambe, faire comprendre. Parce qu'il y a deux jambes : on est Mémorial, lieu de mémoire, on perpétue cette mémoire, et lieu de compréhension scientifique. Pour comprendre le champ de bataille, il faut commencer par le Mémorial, parce qu'il y a les explications, la remise en contexte, il y a ces images très fortes, il y a ces objets très forts qui nous touchent, il y a ces enregistrements sonores qui sont derrière nous, dont on profite aussi, qui te polluent, peut-être l'enregistrement...

[00:37:08] **Delphine Peresan-Roudil** : Non, mais ça participe à l'ambiance, c'est très immersif !

[00:37:11] **Nicolas Czubak** : Donc c'est ça qui fait cette force, c'est d'avoir ce Mémorial qui va te permettre de comprendre l'environnement qui t'entoure. Et ensuite, c'est une invitation à aller dans cet environnement qui t'entoure. Et on perpétue ce que faisaient les anciens combattants, en emmenant leurs proches ou leurs amis.

[00:37:27] **Delphine Peresan-Roudil** : Vous respectez aussi cette volonté d'avoir un discours humaniste, pacifiste... Parce que c'était aussi ça, l'idée des anciens combattants ?

[00:37:36] **Nicolas Czubak** : Bien sûr. C'est un espace qui était un appel - et c'est tout le sens du discours inaugural du Mémorial - que les nouvelles générations puissent ici s'inspirer de ce qui s'était passé, pour ne pas connaître ou perpétrer des erreurs qui amèneraient finalement à connaître ça nouveau. Et donc à nous de perpétuer ce souvenir-là en portant, en premier lieu vraiment, ce message d'humanisme derrière.

[00:38:04] **Delphine Peresan-Roudil** : Ma dernière question Nicolas... Quel est ton bleu préféré ?

[00:38:08] **Nicolas Czubak** : Le bleu ! Rolala, alors le bleu, c'est ma couleur favorite. C'est pas fait exprès, c'est pas parce que tu m'interroges aujourd'hui. Le bleu c'est ma couleur favorite, parce que pour moi, le bleu, c'est l'espoir. C'est le ciel bleu. C'est... je sais pas, pour moi, c'est de l'optimisme, le bleu. C'est aller vers des situations qui s'améliorent, c'est aller vers de nouveaux horizons - sans faire de jeux de mots avec tout à l'heure. C'est un peu ça, le bleu. C'est moins agressif que le vert...

[00:38:39] **Delphine Peresan-Roudil** : Tu trouves le vert agressif?

[00:38:41] **Nicolas Czubak** : Oui, tu la fertilité, mais le vert a quelque chose de sournois, je ne sais pas... Que n'a pas le bleu ! Le jaune est douteux... Je ne vais pas toutes les énumérer, mais je trouve que le bleu, je ne lui trouve pas de défaut. Je ne lui trouve pas de défaut. Je ne vois que le côté optimiste dans le bleu.

[00:38:59] **Delphine Peresan-Roudil** : Donc pas une nuance en particulier, mais le bleu en général ?

[00:39:01] **Nicolas Czubak** : Ah le bleu en général, oui, je ne suis pas sectaire du bleu. Je prends le bleu dans l'intégralité de son spectre, si tu veux. Tu sais, comme je travaille là, forcément, après tout ce que je t'ai dit, le bleu, c'est la couleur des poilus. Ça renvoie à cette période de l'Histoire à laquelle je consacre ma vie entière. Pour moi, ça converge, ça corrobore, ça me va bien. Mais avant tout, c'est l'ouverture vers l'autre, c'est l'ouverture vers d'autres horizons et c'est une couleur d'humanisme, le bleu.

[00:39:26] **Delphine Peresan-Roudil** : Et c'est sur ces considérations chromatiques que s'achève notre rencontre du jour avec le bleu horizon. Vous venez d'écouter *Culture bleu*, un podcast écrit et réalisé par Delphine Peresan-Roudil, avec des musiques de Théo Boulenger. Je remercie chaleureusement mon invité, Nicolas Czubak, ainsi que toute la formidable équipe du Mémorial de Verdun - Champ de bataille. Un merci tout particulier à Nicolas Barret, son directeur, qui m'a généreusement accueillie au Mémorial, et à Quentin Poulet pour ses précieuses recherches documentaires.

Si vous souhaitez prolonger cette rencontre avec le bleu horizon, vous trouverez des liens et des ressources complémentaires dans la description de l'épisode. Et parce que le bleu est partout, qu'il se regarde, s'écoute, se touche et se goûte aussi, nous partons la prochaine fois à la rencontre d'un autre bleu. Indice : on peut boire la tasse si on le regarde d'un peu trop près...